

CAFÉ-PHILO

Samedi 16 septembre 2023

La Métaphysique

Introduction

La pluralité des interprétations possibles de la réalité renvoie d'abord au problème le plus fondamental qui soit, c'est-à-dire à la perspective métaphysique qui lui donnera une réelle cohérence. Alors, pour que cette dernière soit possible, il faudra que soit vraie l'affirmation de Spinoza selon laquelle "*l'ordre et la connexion des idées est le même que l'ordre et la connexion des choses.*" ^[1] Dans l'incapacité à prouver la vérité de cette affirmation métaphysique, une recherche philosophique ne peut que méditer en doutant des primes vérités ontologiques ^[2] qui ne font que nous illusionner sur nous-mêmes et sur le monde.

En conséquence, à partir de ce doute, deux perspectives majeures peuvent être explorées. D'abord celle qui nous fait croire à notre capacité de connaître : sommes-nous vraiment les sujets de nos pensées ? Ensuite, une autre question s'impose : est-il possible que le monde soit connaissable ? Hélas, ces deux questions métaphysiques, dans l'état actuel de nos connaissances, demeurent sans aucune réponse certaine.

Pour sortir de cet embarras, il faut poser le problème autrement, notamment en interrogeant notre désir de connaître. Ne serait-ce pas, en fait, notre désir lui-même qui contiendrait une réponse possible et satisfaisante, celle de la primauté du désir sur toutes les connaissances ? Et, parce que cette primauté est vérifiée par l'expérience, ce serait donc l'amour de la vérité qui, bien qu'indéterminé, déterminerait toutes nos questions métaphysiques en les fondant.

Ensuite, dans le prolongement de cet amour, de cet attachement à ce qui est d'abord ignoré, se posera le problème de l'expression de cet attachement qui a, du reste, le grand mérite d'associer ce qui semble d'abord distinct : notre ignorance et un possible savoir. Comment exprimer alors sans confusion la pensée de cet amour qui est à la fois sensible et intellectuel ? Comment réconcilier les activités divergentes de l'imagination et de la raison, ainsi que leurs expressions imagées ou conceptualisées ? Comment ne pas promouvoir uniquement des réalités particulières et des connaissances émiettées qui ne sont pas nécessairement vraies, notamment si la philosophie, dans l'histoire inachevée de ses recherches, de son aventure, de ses fermes engagements et de ses imprévisibles désirs de nouveauté, ne cesse pas de créer de nouvelles pensées singulières et collectives, en tout cas porteuses de fructueuses orientations qui sont conformes à l'activité d'une raison changeante et complexe ?

a) Les variations métaphysiques d'une réalité donnée ou en devenir

- Le problème

Historiquement, le mot métaphysique a été créé par Andronicus de Rhodes pour désigner la *philosophie première* d'Aristote, c'est-à-dire les textes concernant la nature qui avaient été développés après ceux de la physique (*ta meta ta physica*). Puis, le sens de *meta* évolua pour désigner l'*au-delà* de la physique, c'est-à-dire l'invention d'une fiction concernant l'interprétation de la Nature dans sa totalité. Mais il est également possible de concevoir la métaphysique d'une manière immanente à partir d'autres sens de *meta* : avec, dans...

Si l'on admet qu'un savoir métaphysique constitue une partie mystérieuse de la recherche philosophique de la vérité^[3], cette partie rassemble les plus profondes difficultés, notamment parce que cette recherche vise les choses immatérielles, transphysiques et invisibles de la Nature^[4], c'est-à-dire les plus fondamentales. Mais de quelles choses s'agit-il précisément ? Ce fondement est-il celui de l'éternité de l'Esprit présente dans le réel, ou bien est-il ce qui rend possible ce réel, c'est-à-dire Dieu ou la Nature, le hasard ou la nécessité ? De

plus, ce savoir concerne-t-il uniquement la vie de ce monde terrestre, ou bien concerne-t-il l'Être éternel et vivant qui contredit la mort ou le néant ? Dans ce dernier cas, la métaphysique dépasserait toutes les expériences sensibles en renvoyant à un autre monde, par exemple à un monde transcendant (extérieur et supérieur) qui pourrait être gouverné par les concepts de l'Unité, de la Totalité, de Dieu ou du Réel...

En fait, un ensemble d'idées générales n'est pas suffisant pour fonder un savoir véritable. Par exemple, on peut concevoir le Réel soit comme un ensemble fini et structuré (un monde ou un cosmos, un univers *-to pan-* ou une totalité unifiée), soit comme un ensemble non totalisable intellectuellement, mais auquel nous appartiendrions et qui nous procurerait le sentiment qu'il n'y a ni limites ni structures. Pour un être humain, le réel peut ainsi être interprété soit à partir de la reconnaissance rationnelle de sa finitude (celle de son monde singulier ou celle du monde terrestre), soit à partir du sentiment que parfois sa finitude est dépassée par de brefs contacts avec l'infini, lequel permet de penser la finitude.

En méditant ces deux versants contraires du réel, il apparaît que le versant réaliste se perd dans une fiction ontologique totalisatrice, uniquement logique et structurée, et que le versant subjectif reconnaît son absence de fondements, mais vit pourtant dans une intuition réfléchie et intégrale qui embrasse à la fois la finitude de la condition humaine et un désir de dépassement psychique vers l'infini, l'inconditionné, l'inconnaissable.

Comme il est impossible d'unifier les deux versants du réel, totalisant ou ouvert, transcendant ou immanent, rationnel ou irrationnel, une définition générale de la métaphysique est impossible. Dans l'histoire de la philosophie se trouvent en effet autant d'interprétations variées et de connaissances non fondées que de philosophes puisque la vérité du Tout de la réalité est inaccessible pour des intelligences finies, *a fortiori* si ce Tout est en devenir. La lointaine vérité de cette super science est donc mythique.

En fait, sont apparues, en fonction de divers points d'ancrage très relatifs, de multiples interprétations métaphysiques : à partir du désir du Bien (Platon ^[5]), du divin (Aristote), de Dieu (Saint Thomas), de la réflexion qui prime sur l'objet (Descartes), de la divine Nature (Spinoza), de la critique de la raison ^[6] (Kant), de l'Esprit absolu (Hegel), du vouloir-vivre (Schopenhauer), de l'innocence de la vie (Nietzsche), de l'expérience intégrale ^[7] (Bergson), de l'idéal (Husserl), de la réalité humaine (Heidegger), de la liberté humaine (Sartre), du chaos (Deleuze)...

Mais que penser alors des philosophies qui refusent l'idée même d'une métaphysique ? Remplacer cette dernière par une recherche objective des faits (Comte), par les soubassements économiques d'une société (Marx), ou par la souveraineté du langage (Wittgenstein), ne supprime pourtant pas la présence métaphysique d'un point d'ancrage qui, dans ces cas, est plus réduit, voire plus réducteur...

En fait, le point d'ancrage d'une métaphysique, ou de sa négation, est au cœur de chaque pensée philosophique, c'est-à-dire, comme pour Lagneau, le centre où se met un philosophe *"pour embrasser sa pensée"* ^[8]. Et c'est aussi ce point, ou ce centre, mystérieusement ancré dans les profondeurs du réel ou rayonnant dans l'immensité d'un monde, qui inspire la cohérence d'une métaphysique, cette dernière n'étant alors rien d'autre qu'une constante et libre interrogation sur ses propres fondements.

Pour cela, un vouloir libre ne devrait pas être déterminé par la seule imagination, mais par une pensée sensible et raisonnable qui chercherait d'abord à s'accorder avec elle-même. Alors la pensée interpréterait les déterminations naturelles à partir d'un commencement simple (celui d'un seul acte) dont la valeur métaphysique serait inaliénable : celle d'un acte de liberté ou d'amour... Ce qui implique alors, comme pour Lagneau, un nécessaire *"détachement métaphysique"* ^[9] à l'égard de ses déterminations instinctives, notamment en s'intériorisant au plus haut point, voire en se purifiant et en donnant ainsi à sa pensée la vertu (la force morale) de le guider vers ce qui le caractérise en propre.

Ainsi les plus fortes vérités des philosophes sont-elles sans doute fondées dans la conscience de leurs incertitudes intensément vécues et méditées ! Car tendre vers la vérité des fondements de ses interprétations suffit dès lors qu'il est possible que chaque vérité soit d'abord et surtout dans cette tension, dans ce désir de vérité qui fait aimer le réel sans le connaître, par delà les démonstrations les plus fines.

[10]

En effet, l'amour de la vérité est plus fort que les ignorances et il y a souvent de primes intuitions qui s'imposent, surtout après réflexion, après avoir été problématisées. Ces intuitions sont à la fois ouvertes sur le devenir des choses et synthétiques, c'est-à-dire créatrices de nouvelles significations. Par exemple, dans ses pensées profondément vécues et méditées, Conche concevait ainsi son propre Ouvert singulier : *"Dès que j'ouvre les yeux sur le monde, je puis porter un nombre infini de jugements de constatation"*

qui sont des jugements vrais. L'Ouvert est ouverture à la vérité. Les sens me donnent accès au pays de la vérité." ^[11] Ensuite, cet ouvert sur l'horizon du monde terrestre devait certes être dépassé. Comment ? Sans doute par des pensées capables d'actualiser leur puissance en s'accordant positivement avec ce qui les rend possibles !

Pour s'ouvrir davantage, est-il alors fondé de penser, comme Deleuze, qu'"il n'y a pas de métaphysique qui ne juge et ne déprécie l'existence au nom d'un monde suprasensible" ? ^[12] Ce serait faire un mauvais procès à la métaphysique de Platon qui, avant l'invention du mot métaphysique, ne dévalorisait pas le sensible en surestimant les structures mathématiques dans la génération des formes, car ces structures éternelles étaient pour lui des idées présentes dans ladite génération interprétée d'une manière dialectique, et dans leur fondement métaphysique. Plus précisément, la métaphysique de Platon s'élargissait à une dialectique du sensible et de l'intelligible qui était couronnée par l'action souveraine d'une lumière morale qui accordait le sensible avec l'intelligible en se situant au-dessus de l'Être.

Par ailleurs, les mythes de la réminiscence, de la réincarnation et de l'au-delà sont dépassés par des idées génériques ^[13] qui recouvrent dialectiquement le réel en étant mues par la puissance de l'esprit, lequel inspirera les métaphysiques à venir, y compris celle d'Aristote.

En fait, si l'on ne cherche pas seulement à connaître, ou à reconnaître, la nécessaire présence de l'esprit dans les choses comme Platon, les savoirs métaphysiques demeurent souvent énigmatiques, incertains, voire ambigus, parce qu'ils reposent sur des hypothèses invérifiables, et avant tout sur celle qui fait prévaloir le réel intelligible sur le réel sensible (Aristote, Spinoza, Hegel) ou bien le réel sensible sur le réel intelligible (Nietzsche).

En tout cas, le problème que ne sait résoudre une pensée métaphysique repose sur l'ambiguïté du réel qui est sensible en tant qu'il est spatialisé, et intellectuel en tant qu'il est pensé d'une manière temporelle, y compris pour Spinoza qui distinguait deux substances, deux réalités souveraines, celle de l'étendue et celle de la pensée. Cela signifie que des savoirs métaphysiques pourront être fondés sur des croyances ou sur des convictions douteuses, par exemple sur celle qui unit ou bien sur celle qui sépare, soit une réalité qui n'est jamais complètement donnée, soit une pensée qui ne se réalise que partiellement.

Dans ces conditions, pour Bachelard, "*l'énigme métaphysique la plus obscure réside à l'intersection des propriétés spatiales et des propriétés temporelles.*" ^[14] Pour le dire autrement, la métaphysique semble d'abord ambiguë, donc douteuse, parce qu'elle se situe entre l'interprétation rationnelle d'une réalité objective inachevée^[15] et la réalisation intellectuelle d'une pensée subjective qui reste limitée et largement virtuelle.

^[1] Spinoza, *Éthique*, II, proposition 7.

^[2] En tant que discours sur l'Être et sur les êtres.

^[3] Par exemple comme *adaequatio rei et intellectus*.

^[4] Comme dans l'image des racines de l'arbre de la philosophie de Descartes;

^[5] Le Bien étant au delà de l'être : "*épekéina tou ontos... épekéina tès opusias*" (*La République*, VI, 509 b).

^[6] Sa métaphysique critique étant transcendantale : fondée sur ce qui la rend synthétiquement possible *a priori*.

^[7] Cette expérience pure coïncide par sympathie avec un objet unique et inexprimable dans une durée éternellement créatrice de nouveauté.

^[8] Lagneau (Jules), *Célèbres leçons et fragments*, De la métaphysique, P.U.F. 1964, p.99.

^[9] Lagneau, *Célèbres leçons et fragments*, Fragments, P.U.F. 1964, p.134.

^[10] Comme celle qui prouve l'existence de Dieu par l'idée que rien de plus grand ne saurait être conçu...

^[11] Conche, *Métaphysique*, P.U.F. 2012, p.51.

^[12] Deleuze (Gilles). *Nietzsche et la philosophie*. PUF, 1962. p. 40.

^[13] Notamment L'Être, le Même, l'Autre, le Mouvement et le Repos.

^[14] Bachelard, *Le Nouvel esprit scientifique*, PUF, 1934, p.60.

^[15] Pour Bachelard, "*C'est le réel et non pas la connaissance qui porte la marque de l'ambiguïté.*" (*Le Nouvel esprit scientifique*, PUF, 1934, p.55).